

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 10 (1980)
Heft: 9

Artikel: Les esquisses d'une vie de Gabrielle Gediking-Ferrand
Autor: Gygax, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829818>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De gros albums de photos boursés de souvenirs échelonnés sur près d'un siècle...

Les ESQUISSES D'UNE VIE

Le hasard, «sobriquet de la Providence» selon Chamfort, fait parfois bien les choses... Au début de cette année, une charmante dame des hauts de la Riviera lémanique m'envoyait un récit intitulé «Que de miracles dans une vie». D'une grande qualité, ce récit a paru dans «Aînés» n° 4 du mois d'avril. Quelques jours plus tard, la charmante dame à cheveux blancs comme neige me rendait visite pour m'offrir un de ses ouvrages: «Esquisses d'une Vie». J'appris alors que Mme Gediking-Ferrand était artiste-peintre, qu'elle avait exposé au Louvre et dans les plus importantes galeries de France et de Hollande; qu'elle avait vécu plusieurs années en Indonésie, qu'elle avait écrit quelques ouvrages dont l'un lui valut le Prix Hérédia de l'Académie française, et enfin, qu'elle s'apprêtait à fêter son... 94^e anniversaire!

Un cri d'amour

J'ai lu «Esquisses d'une Vie» avec un intérêt soutenu et beaucoup d'émotion. Ce très beau livre de souvenirs, ce cri d'amour, est aujourd'hui introuvable en librairie, et je suis fier d'en posséder un exemplaire. Le récit parle exclusivement du mari disparu il y a 25 ans. L'auteur de cet hymne à l'amour, quant à elle, s'ignore totalement. C'est poignant, admirablement rédigé, vivant; une très belle histoire claire et triste. Alors j'ai eu envie d'en savoir plus et j'ai rendu visite à Gabrielle Gediking-Ferrand dans sa petite maison-chalet d'où la vue, vertigineuse, plonge dans le Léman. Au cours de l'entretien je suis allé de surprise en surprise, d'étonnements en émerveillements. Quelle vie! Quelle richesse de cœur, de talent, d'oubli de soi, de modestie! Et quelle histoire d'amour, un amour qui dure au-delà de la mort et en dépit du poids des

de

Gabrielle Gediking-Ferrand

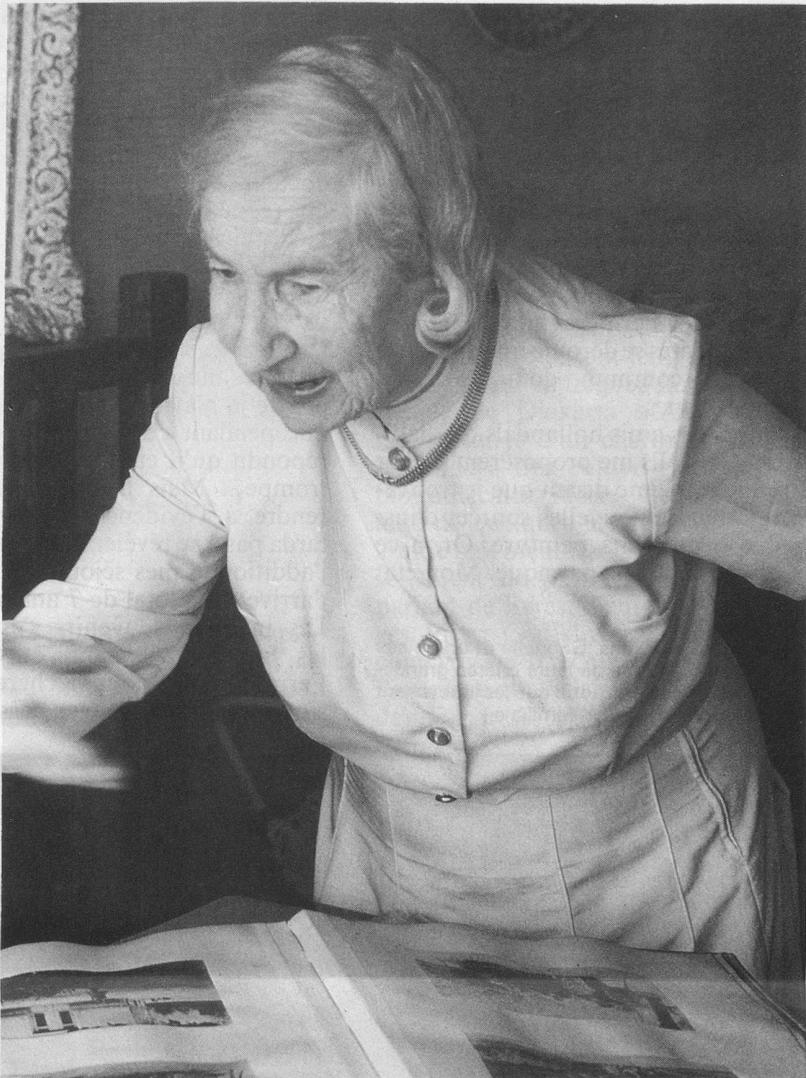
années. Gabrielle Gediking-Ferrand avoue: «Ce livre, pour moi, a été un besoin... J'ai été obligée de l'écrire. Et si j'ai pu faire connaître et aimer son héros, mon mari, le but est atteint.» Mme Gediking-Ferrand est née à Bordeaux en août 1887, dans une famille très aisée de négociants en vins. Elle avait deux frères et une sœur. C'était la belle vie: une magnifique propriété, un grand domaine, des chais impressionnantes, un vaste parc, des chevaux. Mais tout a une fin. A la suite de mauvaise récoltes et de la sombre affaire de Panama, grand scandale politique de la 3^e République, la fortune s'envole. Gabrielle, enfant, ignore la réalité, mais elle dira plus tard à ses parents: «Pour moi, le fait que vous ayez perdu vos biens fut bénéfique. C'est ce qui m'a incitée à me débrouiller seule!». Cette débrouillardise va durer plus de 80 ans!

Fillette, Gabrielle vit deux drames que son entourage lui cache: la ruine de la famille et le cancer qui emportera bientôt son père, un père qu'elle aime tendrement. A deux ans et demi elle ne peut supporter les absences paternelles. Elle se lève la nuit, sort de son berceau et sanglote: «Je veux petit père, je veux petit père...»

La vie continue, beaucoup plus modeste qu'auparavant pour les Ferrand. Gabrielle, dont une institutrice particulière s'est occupée jusqu'à l'âge de 13 ans, entre au Lycée de Bordeaux: «J'étais angoissée à l'idée que mes camarades avaient bénéficié de l'enseignement de professeurs agrégés... Quand j'ai appris que le prix d'excellence de rédaction m'était attribué, j'ai failli m'évanouir!».

L'Académie française

Mais tout n'est pas si simple. Gabrielle Ferrand ne se contente pas de l'ensei-



gnement du Lycée de Bordeaux. Simultanément, elle suit les Beaux-Arts... C'est trop; ses nerfs lâchent, elle tombe malade. A 18 ans, elle part pour Paris et est admise aux Arts décoratifs. «J'y suis entrée 65^e. Trois années plus tard, j'avais reçu 8 médailles, dont plusieurs premiers prix!» Soixante-neuf années s'écoulent; à 90 ans, l'Académie française lui décernera le Prix Hérédia pour un recueil intitulé «Les dernières miettes». Entre ces deux dates se déroule une existence hors du commun dont voici les grandes lignes.

«J'avais des amis hollandais qui habitaient Java. Ils me proposèrent d'aller les rejoindre, me disant que je trouverais là-bas de nouvelles sources d'inspiration pour ma peinture. Or, à ce moment-là j'étais patraque. Mon état

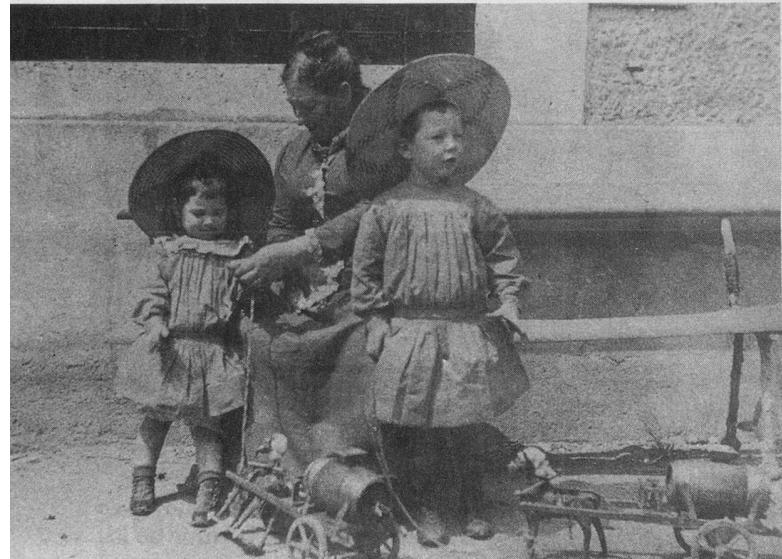
Cette photo à 90 ans. Gabrielle et un de ses frères associent une de leurs chères grands-mères à leurs jeux. (A noter que les jouets sont inspirés par la vocation familiale.)

ne s'améliorant pas, je consultai. Le spécialiste me déclara qu'une opération s'imposait. Je répondis que j'étais sur le point de partir à l'autre bout du monde, qu'on m'y espérait, que tout était arrangé. «Que dois-je faire, docteur, partir ou entrer à l'hôpital; que feriez-vous à ma place?» Le médecin s'approcha de moi et me glissa malicieusement à l'oreille: «Moi... je partirais!». C'est ce que je fis. Deux années plus tard, à mon retour à Paris, j'écrivis au spécialiste pour lui annoncer que tout allait bien et que je n'avais jamais tant travaillé que pendant ces deux années. Il me répondit qu'il était heureux de s'être trompé... Mais il fallut bientôt me rendre à l'évidence: l'opération ne tarda pas à se révéler indispensable. Si j'additionne mes séjours en clinique, j'arrive à un total de 7 années...»

Les mauvais souvenirs s'estompent, les forces reviennent, et Gabrielle Ferrand repart pour sa chère Indonésie où elle travaille avec passion et où

elle vit quelques aventures qu'elle évoque avec plaisir. Courageuse, elle voyage beaucoup à une époque où le tourisme exotique n'existe pas. «En une année à Bali, j'ai rencontré un touriste!». A Djogjakarta elle est honorée par le Sultan et elle assiste à de grandes fêtes, assise à ses côtés. Le souverain l'encourage à travailler et finit par lui demander, par personne interposée, de lui offrir ses cahiers de croquis, résultats de longs mois de travail. Gabrielle, effarée, refuse avec diplomatie, mais elle offre en compensation une de ses toiles au Sultan.

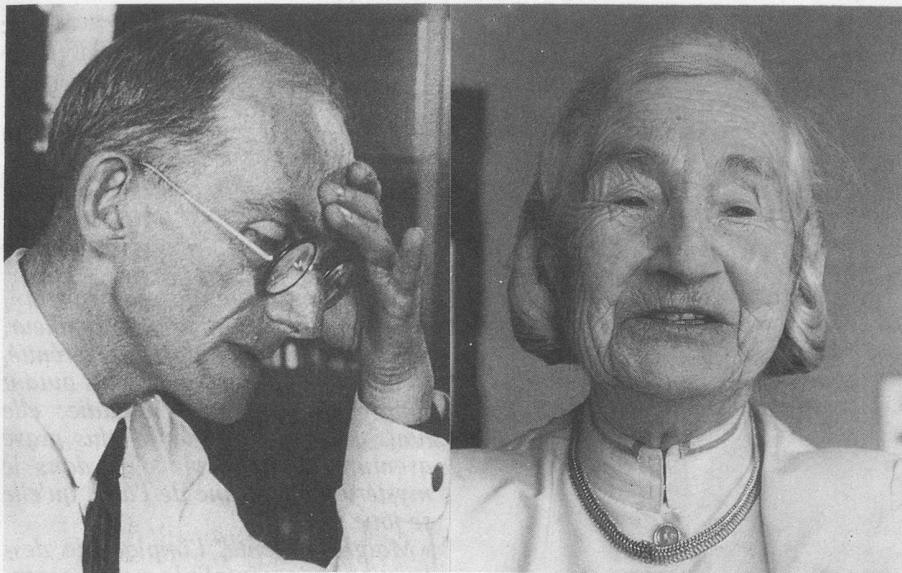
Autre aventure, à Bali celle-là, qui aurait pu mal finir. «Mademoiselle Tableau» comme tout le monde l'appelait là-bas, vient de remporter un grand succès en exposant à Java. Parmi ses œuvres, le «portrait» très coloré d'un temple. «Je ne voulais pas le vendre, et pour être sûre de le conserver j'avais fixé un prix prohibitif, mais il fut immédiatement acheté par le directeur de la banque de Java.



Le père de Gabrielle Ferrand, grand négociant en vins, au temps de sa splendeur. Les jours sombres sont proches.



« Ma grand-mère maternelle Zoé a dansé au bal de Napoléon III à Bordeaux... »



Avec cet argent je m'offris un voyage de 3 mois à Bali. Le jour de mon arrivée je rendis visite au résident général hollandais pour lui annoncer que le but de mon séjour était la peinture. Le haut fonctionnaire me déclara que l'île était turbulente, difficile, ajoutant: «S'il devait vous arriver quelque chose et que vous soyez persuadée d'être dans votre droit, ne cédez jamais à l'indigène. Ce serait un mauvais précédent pour nous.»

Coûte que coûte, la découverte

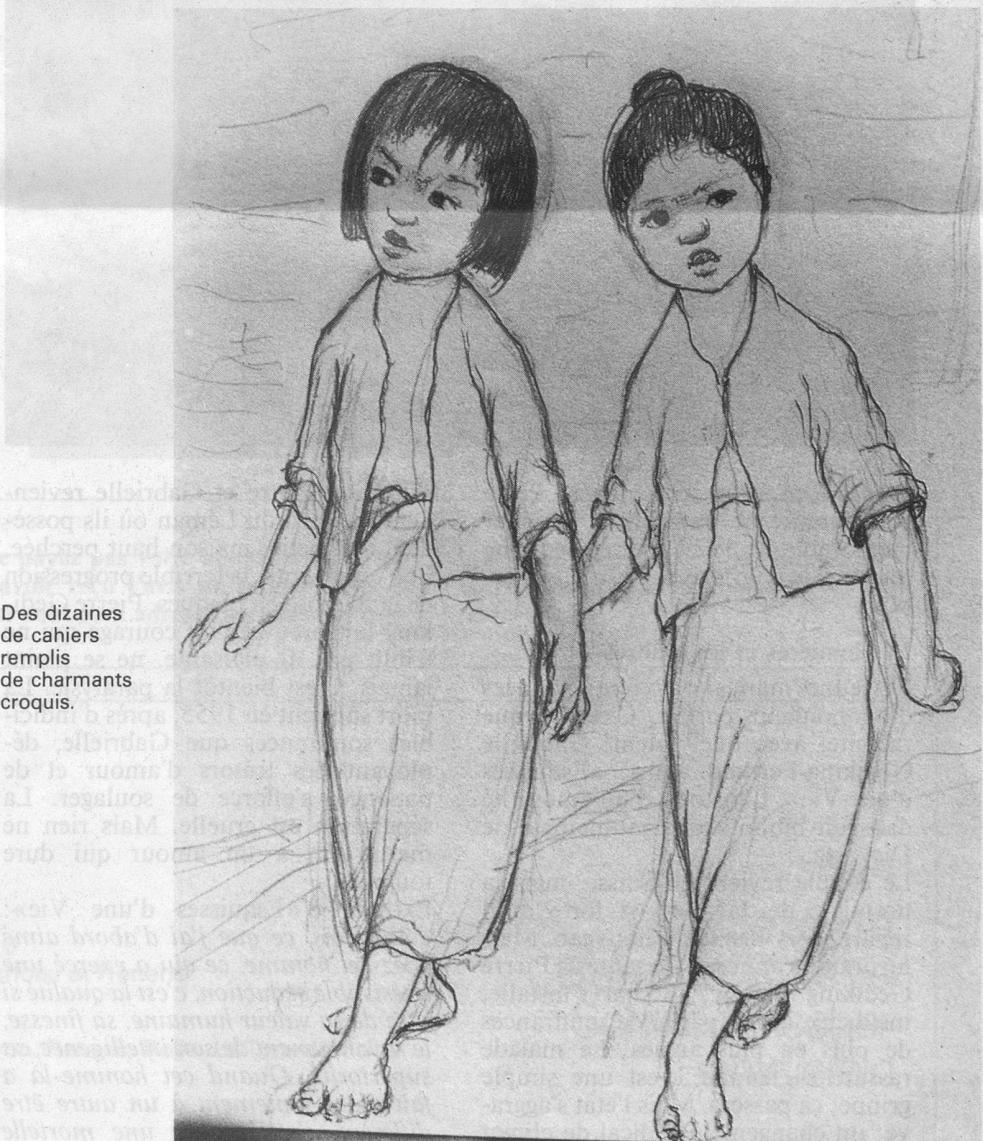
«Quelques jours plus tard, j'entre dans un temple. Les indigènes m'observent. Un homme s'approche et me demande d'où je viens. Je réponds: de Paris. «Ah! dit-il, vous venez de cette ville où les femmes ont de si belles robes et sont toujours amoureuses!» Apprenant que j'étais célibataire, il me déclara que je n'avais pas le droit de venir dans ce lieu. C'est vous dire qu'une Blanche, toute seule dans ces régions, s'exposait à bien des ennuis...»

»A ce moment-là, les hôtels n'existaient pas; des maisons de voyageurs pour fonctionnaires hollandais les remplaçaient. Un jour je rendis visite au Prince qui avait mis à ma disposition une petite maison de bambou. Il m'invita à sa table et je commis deux gaffes: j'arrivai en retard et je lui demandai combien il avait d'enfants... A mon retour dans ma petite maison, je constatai que le prince, pensant me combler, avait fait déposer sur un meuble bien en vue un de ces ustensiles que l'on cache habituellement dans une table de nuit...»

Les souvenirs se succéder, surgissant d'un lointain passé. A plusieurs reprises Gabrielle Ferrand échappe à

la mort. Elle fait preuve d'un courage qui frise l'inconscience, n'hésitant pas à se mêler aux indigènes pour assister à des cérémonies sacrées, interdites aux

étrangers. Quand elle a la certitude d'être dans son droit, elle suit le conseil du résident hollandais: «Ne cédez jamais!» Cela lui réussit et «Mademoiselle Tableau» est bientôt admise, accueillie partout avec amitié. On admire son courage et son talent. Elle a appris le malais. Elle travaille d'arrache-pied et vole son temps libre à la lecture. C'est en fréquentant la bibliothèque de Djakarta qu'elle fait la connaissance d'un charmant citoyen hollandais, très cultivé et timide, le bibliothécaire Pierre Gediking, son aîné de quelques années. Une solide amitié naît bientôt. Gabrielle et Pierre se voient de plus en plus souvent, parlant de livres, d'auteurs, de voyages. Pierre Gediking a lui aussi beaucoup voyagé. Il raconte à sa jeune amie l'aventure qui l'a laissé 12 jours, abandonné par ses porteurs, sans vivres,



Des dizaines de cahiers remplis de charmants croquis.

En grande tenue, avant une soirée musicale à Montreux.



sans eau, en pleine forêt vierge... Peu à peu l'amitié se transforme; un jour mémorable de 1929 Pierre Gediking propose le mariage à Gabrielle Ferrand.

Les lumières et les ombres

Les jeunes mariés vont vivre 25 années d'un bonheur parfait. C'est ce que raconte, avec quel talent! Gabrielle Gediking-Ferrand dans «*Esquisses d'une Vie*». L'histoire d'un amour né dans un bibliothèque municipale de Djakarta.

Le couple revient en Suisse, mais la nostalgie de Java est si forte qu'il repart et s'y installe à nouveau. Mais un drame s'annonce: la santé de Pierre Gediking s'altère, le mal s'installe, insidieux, accompagné de souffrances de plus en plus aiguës. Le malade rassure sa femme: c'est une simple grippe; ça passera. Mais l'état s'aggrave; un changement radical de climat

s'impose. Pierre et Gabrielle reviennent au bord du Léman où ils possèdent une petite maison haut perchée. Et c'est la lente, la terrible progression de la sclérose en plaques. Pierre Gediking fait preuve d'un courage qui ne faiblit pas. Il plaisante, ne se plaint jamais. C'est bientôt la paralysie. La mort survient en 1955, après d'indécibles souffrances que Gabrielle, déployant des trésors d'amour et de patience, s'efforce de soulager. La séparation est cruelle. Mais rien ne mettra fin à un amour qui dure toujours.

Extraits d'«*Esquisses d'une Vie*»:
«*Autrefois, ce que j'ai d'abord aimé chez cet homme, ce qui a exercé une irrésistible séduction, c'est la qualité si rare de sa valeur humaine, sa finesse, le rayonnement de son intelligence, sa supériorité. Quand cet homme-là a fait place lentement à un autre être différent, j'ai éprouvé une mortelle*

anxiété. J'ai eu peur de moi-même car je ne puis aimer que ceux que j'admire. Ceci, Pierre le sait et peut-être est-ce là le plus grand de ses drames.»

L'auteur ajoute, et c'est une grande leçon:

«Ce que nous avons possédé «avant», ce que nous avions pris de bonheur, nos heures de plénitude, de sérénité, rien de tout cela ne nous aura autant rapprochés que cette maladie; elle nous aura montré que la plus grave aventure de notre vie c'est dans le mystérieux domaine de l'âme qu'elle se joue.

«Malgré la lente, l'implacable destruction qu'accomplit le mal, le caractère de cet homme domine ce désastre, son courage porte encore sa détresse. Trahi par son corps, trahi par son cerveau, trahi par sa mémoire, il lui reste une énergie farouche et une irréductible passion pour la lutte. Si la matière misérable est chez lui vaincue, le Spirituel la domine encore. Pierre est toujours là. Sa volonté n'a pas abdiqué...

«...C'est par lui que mon passé a sa plus grande valeur. Ce qu'il me reste à vivre n'aura de réalité bienfaisante que par ce qui subsiste de lui en moi. Il ne m'a pas quittée; il peuple ma solitude: il la sur-vit. S'il fut la lumière et la sérénité de mes années heureuses, aujourd'hui, sur l'ombre de mes jours, planent encore une mystérieuse présence et l'ineffable clarté que m'a laissée en partant celui qui fit, avec grandeur et sans défaillance, le dur et périlleux métier d'homme».

Qu'ajouter à cela?

Rien, sinon que la charmante dame presque centenaire, si elle vit seule, tenant son ménage, prenant un soin jaloux du bureau de Pierre Gediking où rien n'a bougé depuis son départ, ne se sent jamais abandonnée. «Il» est toujours là. Et il y a les souvenirs, les lourds albums de photos, les belles peintures, les cahiers de croquis, les manuscrits de tant de chroniques, d'articles et de conférences. Le rayonnement de Gabrielle Gediking-Ferrand est source de joie et de courage pour ceux qui l'approchent. Puis-est-elle longtemps encore sentir palpiter en elle les émotions, les émerveillements d'un amour fait pour l'éternité.

Georges Gygax
Photos Yves Debraine

En page 16 de ce numéro, une nouvelle de Gabrielle Gediking-Ferrand illustrée par elle.